CLAIR-OBSCUR

—:o:—

Tout dort ! L'air calme et lourd pèse sur chaque chose,
Sous le ciel grisaillant l'eau doucement s'endort,
L'abeille dans son vol n'ose écouter la rose,
Dont la tête s'incline en un beau rêve d'or!

Oh ! surtout pas de bruit, surtout pas de murmure
Qui puisse réveiller les nymphes des buissons,
Les nids sont endormis, perdus dans la ramure
Que le zéphyr mourant caresse d'un frisson !

Oh ! vous qui sommeillez dans la sente lointaine,
Petites fleurs des champs qui chuchotez tout bas,
Pleurez, mais pas trop haut, souriez, mais à peine,
Les cœurs rêvent d'amour ; ne les réveillez pas ! ! !

Un feuille qui tombe, une herbe qui frissonne,
Une femme qui pleure au rire d'un baiser,
Et l'amour s'éveillant entend l'heure qui sonne,
L'heure d'abandonner son beau rêve brisé !

L'heure où tout doit finir, l'heure où tout doit s'éteindre!
Illusions d'un jour, chimères d'un moment.
Souvenirs oubliés que l'on entend se plaindre,
Et dont l'écho lointain se meurt tout doucement !

Mondanités.

Le Dr et Mme Arthur de Roaldès sont de retour de l'Europe où ils ont passé plusieurs mois.

Mme Albert Schwartz et ses enfants sont revenus récemment de la Passe Christian où ils étaient les hôtes de M. et Mme Walter Stauffer.

Mme Walter Flower et Mlle Marion Flower sont de retour d'un séjour à Hot Springs, Ark.

Mme Page M. Baker a passé la semaine à Dallas, Texas, où sa fille, Mlle Constance Baker poursuit ses études.

Le bal annuel des Mittens aura lieu le 20 janvier.

M. et Mme George Lapeyre sont de retour de Asheville où ils ont passé quelques semaines à leur retour du Nord.

Mlle Pearl Wight est actuellement l'hôte de M. et Mme E. Jahncke à leur maison de campagne sur le Tchefuncte.

Mlle Louise Larue après un séjour à Washington, Lne, est allée passer quelques jours chez des amis à Grand Coteau, Lne.

Mme Newton Buckner est de retour de la Virginie.

Mme F. Formento, Mlle M. Chiapella et M. et Mme W. J. Formento sont de retour de Covington où ils ont passé quelques semaines.

Le Dr Tebault et sa fille Mlle Corinne Tebault sont arrivés du nord ces jours derniers.

Mme Walter Harvey a regagné sa demeure à Vicksburg après un séjour à la Nouvelle Orléans chez sa sœur Mme Cornelius Rathborne.

Mme Henry Harcourt Waters fait des invitations pour le mariage de sa fille, Mlle Erie Waters, avec le Rév. Robert Augustus Armstrong de St John, Nouveau Brunswick, mardi, le 17 novembre à 5 heures de l'après-midi, à l'église Episcopale St Paul.

M. et Mme John D. Minor de Terrebonne ont été les hôtes de Mlle Kate Minor la semaine dernière.

Le Dr Félix Larue est de retour d'un voyage à Chicago.

Mme Ernest von Mysenbug a fait des invitations pour un "five-o'clock" qu'elle offre aujourd'hui à sa cousine, Mlle Mathilde Baquié, une charmante débutante de l'hiver.

Mlle Vertilee Stanton est de retour de la Passe Christian où elle a été pendant quelques jours l'hôte de Mme Walter Stauffer et de Mme Louis Hardie.

Une ravissante partie de All Hallows en suite de danse a été donnée par M. et Mme Albert La Place, samedi dernier, pour leur fille, Mlle Louise La Place. Les prix accordés pour les jeux de toutes sortes auxquels ont pris part les jeunes gens ont été obtenus par Mlles Gladys Stewart, Frances Hoskins, Marie Geipl et Mlle Semmes Walmsley, Arthur McGuirk et John Dervin.

Mlles Louise et Camille Gibert sont attendues cette semaine de l'Europe où elles ont fait un très intéressant voyage.

Mlle Mamie Menge donnera une réception vendredi après-midi, le 27 novembre en l'honneur de Mlle Jennie Jackson.

Le Cercle Polyhymnia a donné sa première musicale de la saison 1908-1909 mercredi dernier, à la résidence de Mme Léonce Bouny, rue St-André, et un admirable programme a été artistement interprété par des chanteurs et instrumentistes de talent. Ce cercle musical, organisé en 1906 par Mme Thérésa Caunon Buckley, ne fait que croître en nombre et en excellence et les concerts qu'il donne chaque mois dans les salons des membres honoraires offrent un grand attrait à notre monde social et artistique. Le programme de mercredi dernier était le suivant : "Salut Orphée, Salut !" un chœur d'un ensemble remarquable chanté par quarante-cinq voix ; air de "Rigoletto," chanté avec sentiment par M. Peyrat ; "Jusqu'au Réveil !" par Mlle Marie Greff qui possède une voix ravissante ; duo de la "Muette de Portici," chanté avec brio par MM. A. H. Kernion et Jos. Billaud ; "Valse de Concert," composée par M. Victor Despommier et jouée par lui avec grand succès ; le trio du "Duel de Faust," enlevé par MM. Kernion, Despommier et Lionel Bicau ; solo de contralto, avec double quatuor, pour voix de femmes, admirablement rendu par Mlle Laure Beauregard, Mme J. Gehl, Mme A. Porteous, Mlles Mary Harliee, Irène Dinkel, Elise Richardson, Amélie Morès, Clara Dinkel ; une récitation : "Musique sur le Rappahannock," avec accompagnement de voix d'hommes, interprété avec sentiment par Mlle Jessie Tharp ; solo de violon : "Sérénade mélancolique," rendu de main de maître par le jeune artiste : René Salomon. Un chœur superbe : "Babylone" a terminé ce beau programme, chaleureusement applaudi. Les accompagnements étaient joués par Mlle Mamie Moloney. Dans l'assemblée enthousiaste et distinguée se trouvaient M. et Mme Alden McLellan, M. et Mme J. Creighton-Matthews, M. et Mme Geo. Peyrat, M. et Mme Claude M. Smith, M. et Mme Zeigler Adams, M. et Mme L. P. Bouny, M. et Mme Milo Williams, Mmes Jos. Chrétien, A. Prudhomme, A. Richardson, S. M. Otis, J. D. Stafford, E. Nores, C. Dolhonde, E. Girardot, L. Correjolles, Mlles Adèle Bouny, Lillian Garic, Mathilde Théard, Alice Beauregard, Aline Richardson, Hilda et Evelyn Meyer, Lydia Sarpy, Adelaide Legardeur, Jeanne et Alice Correjolles, Anita de Ben, Marie-Louise Mouton, Juanita Commagère, Lily Gauche, H. Marquez, Anna Byrnes, Lillian Smith, MM. Gus. Beauregard, A. Gaudet, A. Porteous, Chs. Labranche, Col. W. H. Byrnes, Dr E. C. Robichaux, Geo. Dupin, Arthur Moreno, H. Viavant, Marcel Lacoste, J. Lambert, G. Willoz, J. B. Mansfield, Chester W. Brown, Fred. Bott, Sol. Marx, A. Trezevant, D. Stafford et autres.

Mlle Germaine Loeliger passe quelques jours chez M. et Mme John D. Minor sur l'habitation Southdown.

Mlle Virgie Legendre est de retour d'un séjour à la Baie St Louis.

Mlles Adina et Andrée Provosty sont arrivées du Texas jeudi.

Le Thursday Bridge Club s'est réuni chez Mme Henry W. Gill jeudi dernier.

Lundi après-midi, Mme Benjamin A. Oxnard donnait au Orange Grove Club sur la route Gentilly un très beau lunch auquel ont pris part Mlles Lucia Miltenberger, Evelyn et Hilda Meyer, Baylissa Myles, Frances Campbell, Marie Giffenn, Lily Mehle, Mmes W. A. Powell, Jeanne Castellanos, Eugène Lapice, G. Bush et T. Holford.

Mlle Mary et Julia Havard sont de retour d'un voyage en Europe.

Mme George Kelly fait des invitations pour un lunch-buffet qu'elle donnera le 18 novembre en l'honneur de ses nièces, Mlles Olga Roca et Alma Lhote.

M. et Mme Léo Blanchard de Donaldsonville sont les hôtes de M. et Mme George Ferrier.

M. Harry Strong est de retour du Nord.

Mme Louise Dufour Goodrich a inauguré mercredi après-midi ses réunions littéraires, avec musique, qui certainement deviendront, chaque semaine, le rendez vous de prédilection de l'élite intellectuelle de notre ville. La première séance a été extrêmement intéressante et un très grand succès pour Mme Goodrich dont la parole érudite et spirituelle a soulevé à maintes reprises les applaudissements de ses auditeurs. Très goûtés aussi ont été le monologue dit avec beaucoup de finesse par Mlle Amélie Minor et les mélodies chantées par Mlle Anita De Ben avec un sentiment très juste et une voix très sympathique. A l'issue de la conférence a eu lieu une partie de bridge dont les prix ont été obtenus par Mme Fayre de New York, Mme Charles Pescay, et Mme Louis Perrilliat. Remarqué dans l'élégante assistance : Mmes Horace L. Dufour, W. P. Burke, Edouard Crusel, Charles F. Claiborne, W. S. Patrick, Louis Perrilliat, Charles Pescay, Amanda Fenner, A. Ledoux, Raoul Dupré, M. H. Manion, Wisner, Joseph Gore, E. T. Rees, Mlles Lucie Claiborne, Juliet Camors, Lucy Claiborne, Amélie Minor.

Mme William Warren est de retour de New-York.

Le Col. et Mme W. G. Vincent sont attendus ces jours-ci de Boston, où ils ont passé quelque temps en revenant du Canada.

Le premier cotillon du Louisiana Club sera dansé le 11 décembre.

Mlle Anita Olivier est de retour de Covington où elle a passé plusieurs mois.

Mlle Jean Gannon est arrivée de Richmond mercredi.

M. et Mme Walter H. Cook ont donné, samedi dernier, une charmante partie de Halloween pour leur fille, Mlle Gladys Cook. Les prix des différents jeux ont été gagnés par Mlle Alice Kock et M. Roger Larue et les boobies par Mlle Lydia Dreuil et M. Harold Herman.

Le Dr E. G. Friedrichs est de retour d'un voyage en Europe.

Vendredi après-midi, a eu lieu chez Mlle Lucy Claiborne, une partie de bridge précédée d'un très intéressante lecture par Mme Louise D. Goodrich. Les prix, de ravissantes gerbes de roses artificielles roses et rouges, ont été obtenus par Mlles Marie Aldigé, Hilda Meyer et Marguerite Maginnis. Après la partie les assistants ont été invités à prendre une tasse de thé autour d'une table délicieusement ornée de fleurs et luxueusement garnie. Parmi les membres présents : Mlles Marguerite Maginnis, Maude Eustis, Angèle Brierre, Elizabeth Maginnis, Sallie Trufant, Marie Aldigé, Lottie Waterman, Léa Callaway, Laurette Landry, Evelyn Byrd, Ruth Bush, Janet Ford, Anais Legendre, Mary Minor, Julia McIntyre, Anita Wogan, Adèle et Mary Matthews, Carmen Gonzales, Marcelle Desporte, Laurence Humphreys, Alice Gravely, Evelyn Myer, Frances Rembert, Mmes Charles de B. Claiborne, Cornelius Rathborne, Martin Matthews, Louis Hardie, Reginald Burke. La prochaine réunion aura lieu chez Mme L. D. Goodrich.

Mme Percy Nathan recevra le vendredi, à sa résidence, 1016 rue Lyon.

Mme Emmanuel Senn est arrivée de Chicago ces jours derniers.

Mme Paul E. Mortimer, Sr, est en visite chez sa fille, Mme B. E. Miller, à Atlanta, Gie.

Le Gén. F. F. Myles passe quelque temps à Avery Island.

Mme Frank P. Gravely a donné un très beau lunch jeudi après-midi en l'honneur de sa fille Mlle Alice Gravely, une débutante de l'hiver. Des chrysanthèmes jaunes et des guirlandes d'asparagus formaient la décoration des salons et de la salle à manger et les tables étaient ornées de vases contenant des roses jaunes. Les invitées comprenaient Mlles Olga von Nordenflycht, Mathilde Baquié, Sallie Trufant, Angèle Brierre, Julia McIntyre, Marie Aldigé, May Campbell, Jessie Tebo, May Hart, Emily Jones, Fanny Jackson, Loula Richardson, Marcelle Desportes, Sarah Fee, Anita Wogan, Joséphine May, Maud Harvey, Marcelle Lanaux, Laurence Humphreys.

Mlle Marguerite Saunders est arrivée de la Virginie la semaine dernière.

M. E. H. McCaleb, Jr, est arrivé de New York lundi.

M. et Mme Arthur Parker et leurs enfants sont de retour de la Passe Christian.

Mlle Lucile Kilpatrick est revenue ces jours derniers de Covington, où elle a passé quelque temps chez sa soeur Mme W. A. Dixon.

Mme Branch K. Miller et Mlle Alice Miller sont arrivées récemment de New York.

Mme Harris, de Waco, Texas, passe quelques jours chez sa soeur Mme William Dufour.

Mme James P. Butler, Jr, offrira un lunch à Mlles Mildred et Jane Farrar, samedi, le 14 novembre.

Le "Current Topics Club" organisé par Mme Oscar Nixon s'est assemblé pour la première fois cette saison chez Mme Lucien E. Lyons où les réunions auront lieu tous les jeudis matins à dix heures et demie.

M. et Mme J. Thornwell Witherspoon sont revenus lundi de la Passe Christian.

Le Juge T. W. C. Ellis et les demoiselles Ellis sont arrivés de Amite City et passeront l'hiver à l'Hôtel Grunewald.

Crème à la Glace Puritaine

$1.00 LE GALLON.

Une qualité spéciale pour pique-niques, fêtes et promenades en trolleys. Pas moins de deux gallons à chaque acheteur.

Lucas & Kraemer

833 RUE DU CANAL.

PHONE MAIN 121.

8 nov —1m

TROIS Vieilles Filles.

Ma tante Jacqueline est la plus vieille personne que je connaisse, à présent que ma tante Sophie est morte et que Mlle Lefébure, paralysée et privée de raison, n'a plus d'âge. Ma tante Sophie était la cousine germaine de ma tante Jacqueline ; Mlle Lefébure était seulement son amie. Elles s'étaient connues au couvent des Visitandines, quand elles y faisaient leur éducation ; car il y eut un temps, jadis, vers l'empereur Napoléon qu'un air de légende environne, où ma tante Jacqueline était une toute petite fille aux cheveux blonds, qui faisait des pages d'écriture et qu'on grondait quand elle n'était pas sage. Elles furent amies dès l'enfance, et puis la vie les sépara. Le dernier jour des Visitandines, au moment de se quitter, elles échangèrent de belles images gravées qui représentaient la résurrection de Lazare par le Christ avec cette inscription : "Nos credimus caritati," et au bas elles écrivirent : "Souvenir d'éternelle amitié."

Est-ce qu'elles entrèrent dans la vie avec gaieté, avec de belles espérances de bonheur ?— Oui, sans doute, comme tous les enfants d'à présent et de toujours ; mais je les ai connues seulement si vieilles, si écrasées de souvenirs mornes et lointains, que je ne puis me les figurer toutes jeunes, avec l'insouciance et la joie des petites filles d'aujourd'hui. La vie ne leur épargna ni les déceptions ni les tristesses. Elles ne se marièrent pas, elles perdirent peu à peu tous les leurs, tout ce qui les attachait à l'existence, tout ce qu'elles aimaient. Alors, quand elles eurent à peu près cinquante ans, elles se sentirent si seules que l'idée leur vint de se rapprocher et d'être au moins toutes les trois ensemble, puisque toute le reste leur avait manqué. Ma tante Jacqueline et ma tante Sophie se réunirent d'abord, et puis leur ancienne amie de pension vint les rejoindre.

Elles s'installèrent dans une vieille maison de province, en Normandie, une vieille maison grise au toit de tuiles moussues avec des lucarnes, des fenêtres grillées et de gros murs bossus dont les platras s'écaillent et verdissent. C'est là que je les ai vues, pour la dernière fois, toutes les trois ensemble, il y a quatorze mois, toutes les trois en noir, non pour un deuil précis, mais pour tous les deuils anciens de leur longue existence douloureuse,—et comme pour le deuil d'elles-mêmes, de leurs rêves défunts, de leurs espérances déçues, de leur vie manquée.

On les appelait dans le pays les "trois demoiselles Saint-Martin," —c'est le nom de famille de ma tante Jacqueline, — ou simplement "ces trois demoiselles". On les prenait pour les trois sœurs, tant elles étaient, au premier abord, pareilles, toutes les trois vieilles et tout en noir. Mais, au fond, elles ne se ressemblaient pas,—ma tante Sophie grande et maigre, les traits accusés, les yeux et les cils très noirs donnant une certaine dureté à la longue figure encadrée de cheveux blancs et de papillotes, — Mlle Lefébure plutôt boulotte, indolente et douce, avec le plus joli sourire de mélancolie calme et de tristesse sans amertume,—ma tante Jacqueline distinguée et fine, encore un peu coquette, avec de belles bagues de perles et de brillants et sur la tête une élégante mantil e de dentelle.

Il y a quatorze mois. Maintenant, ma tante Sophie est morte ; et Mlle Lefébure, clouée dans son fauteuil, les yeux éteints, pleure et rit comme un enfant et divague. Et ma tante Jacqueline, toute seule, dans la vieille maison grise au toit de tuiles moussues, passe tristement ses derniers jours, les derniers jours si lents des pauvres et mornes vies qui se survivent à elles-mêmes.

Je suis allé la voir. Je l'ai trouvée dans son salon, assise sur une chaise de bois doré ; c'est sa coquetterie de ne pas vouloir de fauteuil. Elle est toujours svelte et gracieuse malgré ses quatre-vingt-trois ans ; sa taille est droite, elle a conservé sa voix charmante et toute jeune, et ses yeux s'égayèrent gentiment quand elle me dit en me voyant entrer : "Bonjour, l'enfant, comme c'est bien à toi de venir me voir !..." Mlle Lefébure était assoupie entre des coussins sur un fauteuil de reps vert à oreillettes .... "Seulement, tu vas t'ennuyer, nous sommes si vieilles ! ...." Un pauvre salon peu luxueux, mais si propre et si bien rangé. Des meubles d'acajou du temps de la Restauration, couverts de velours grenat ; sur la cheminée, une petite pendule Louis XVI en cuivre avec un soleil rayonnant au balancier, des vases de Chine et des flambeaux de bronze doré ; au mur, dans un joli cadre ovale, un pastel charmant : ma tante Jacqueline quand elle avait seize ans !....

—Tu vois, l'enfant, voilà que c'est bientôt fini des "trois demoiselles Saint-Martin !" Notre pauvre Emmeline est pire que morte ; et moi, je vais sur mes quatre-vingt-quatre ! Notre existence à toutes les trois n'aura pas été bien gaie ; que veux-tu, elle a tout de même passé. Si les jeunes gens savaient comme la vie est courte, même quand on vit quatre-vingts ans, les chagrins qui leur arrivent leur sembleraient moins insupportables ; ils n'auraient pas les désespoirs qu'ils ont. Il est vrai que leurs plaisirs les charmeraient peut-être moins.... Oui, tout est pour le mieux, au fond,—et de quoi vais-je me mêler ? La vie, en somme, est comme on sait la prendre, et, toutes les trois, pauvres vieilles filles que nous étions, nous avons été plutôt maladroites. C'est un peu notre faute si nous n'avons pas été très heureuses ; les circonstances ne furent guère favorables, sans doute,—mais c'est surtout notre faute !....

Et, pour me faire profiter de son expérience, ma tante Jacqueline entreprit de me raconter leurs existences à toutes les trois.

—

"..Seulement, tu ne te moqueras pas. Tu vas nous trouver ridicules et mes histoires de vieilles filles te donneront à rire. Enfin ! .... Sophie d'abord puisqu'elle est l'aînée....

Je crois bien que c'est elle qui fut la plus maladroite. Pauvre Sophie, elle n'a jamais été raisonnable ! Les demi-bonheurs ne comptaient pas pour elle, c'était tout ou rien,—et tout le bonheur, ici-bas, c'est trop demander, tu sais. Elle n'a pas voulu des petits bonheurs qui se présentaient à elle : alors elle est restée sans bonheur du tout, c'est ce qui arrive ! Son existence n'est pas compliquée : c'est une histoire d'amour .... qui s'arrête en chemin. D'ailleurs, je te préviens, il y a de l'amour dans nos trois histoires.... Voici déjà que tu souris, méchant enfant ! Crois-tu donc que nous avons toujours été vieilles ?.....

Je me rappelle Sophie au couvent, une toute petite fille pâle, au teint de blonde et de grands yeux noirs qui, par instant, étincelaient ou s'alanguissaient avec une expression perpétuellement changeante de souffrance et de tendresse. Singulière fille ! elle avait des moments de brusquerie et des gentillesses qui déconcertaient. Un jour, en étude, elle m'écrivit un petit billet sur un morceau de papier pour m'annoncer qu'elle avait quelque chose de grave à me demander ; elle me supplia d'être franche et de ne lui répondre que l'exacte vérité. A la récréation, elle me prit dans un coin et, me regardant bien en face, les yeux dans les yeux, elle me dit :

—Jacqueline, veux-tu être mon amie ?....

Dame, nous avions été élevées ensemble, nous étions depuis longtemps toutes les deux dans la même classe ; je lui répondis que j'étais son amie depuis toujours et qu'elle ne devait pas en douter. Alors, elle se fâcha tout rouge :

—Voilà, tu es bien comme les autres, tu ne comprends pas un sentiment profond et sincère. Tu es mon amie comme tu es l'amie de n'importe qui : alors, ça n'est pas la peine !

Elle pleurait, j'ai voulu la consoler ; je lui ai juré que je l'aimais.

—Tu me dis cela en l'air !....

—Mais non, je te le jure !

—Alors, puisque tu prétends que tu es mon amie, te brouillerais-tu bien avec toutes les autres, si je te le demandais ?....

Tu juges de mon embarras : je n'ai jamais compris l'amitié d'une manière si exclusive. J'étais une douce petite fille affectueuse et j'aimais tout le monde à peu près autant, avec tendresse, mais sans passion. J'avais horreur de faire de la peine à personne. J'ai promis à Sophie tout ce qu'elle a voulu ; et je m'entendis avec mes autres amies pour paraître brouillée avec elles, sans l'être. Mais Sophie s'aperçut bientôt de mon manège et, brusquement, elle renonça sans me le dire à l'exclusive amitié qu'elle avait rêvée pour nous deux. Ce n'est que plus tard, après des chagrins et des chagrins, que nous nous sommes rapprochées, cette fois pour toujours. Encore, je ne sais pas trop comment cela s'est fait, car ni les déceptions ni toutes les tristesses de la vie n'ont jamais rien enseigné à ma pauvre amie ; elle est restée jusqu'à la fin romanesque et chimérique.

Elle a failli se marier ! Avec son caractère, il vaut peut-être mieux qu'elle soit restée fille. Elle avait dix-sept ans, jolie comme les amours et séduisante surtout, quelque chose d'ensorcelant avec ses allures singulières et la candeur de ses grands yeux. Ses parents lui donnaient une grosse dot : Sophie s'en désolait parce qu'elle craignait qu'on la désirât pour son argent plutôt que pour elle-même. Elle refusa plusieurs partis. Dieu sait tout ce qu'elle inventa, la pauvrette, pour se mettre en garde contre les amoureux de sa fortune. Une fois elle se fiança : c'était un officier qui paraissait lui plaire.

Elle me disait :

—Je vais être heureuse toute ma vie !....

Mais décidément, elle n'avait pas d'aptitude pour le bonheur : tu sais, on naît comme cela, pour être heureux ou malheureux ; c'est une disposition qu'on apporte avec soi quand on naît, les circonstances n'y peuvent pas grand'chose. Il fallait que Sophie se tourmentât, se torturât. Huit jours avant la date convenue pour le mariage, elle imagina d'éprouver son fiancé : elle lui annonça brusquement qu'elle était ruinée et qu'elle lui rendait sa parole. Cela n'avait pas le sens commun. Quant à moi, je n'ai jamais voulu mettre mes amis à l'épreuve,—c'est trop imprudent ! Et puis, l'invention n'était pas très neuve. Toute la famille était gaie, en dépit des airs tragiques de Sophie ; le jeune homme flairait-il la vérité, ou bien aimait-il sincèrement Sophie ? Après tout, c'est bien possible. Toujours est-il qu'il refusa d'être délié de sa promesse. Sophie triomphait ; tu peux imaginer sa joie de se sentir aimée pour elle même, d'avoir trouvé le grand amour qu'elle rêvait ! Le mariage devait avoir lieu le jeudi. Le mercredi soir, pendant que j'essayais ma robe de demoiselle d'honneur, on me remit un petit mot de mon amie : "Tout est fini, plains-moi." Que s'était il passé ? Je l'avais vue le matin même, radieuse, rayonnante de bonheur. J'allai la voir, mais elle s'était enfermée dans sa chambre et ne voulait recevoir personne. Sa mère elle-même ignorait la cause de son coup de tête, car c'était Sophie qui, sans donner d'explications, refusait à présent le mariage. Je n'ai su la vérité que longtemps après. Sophie avait appris le jour même—(il y a toujours de bonnes âmes toutes prêtes à troubler le bonheur d'autrui)—elle avait appris, dans l'après-midi, que son fiancé avait, jadis, dû épouser je ne sais qui,—une cousine, morte accidentellement .... Or l'idée qu'elle n'était pas la première et la seule aimée fut insupportable à notre Sophie....

Voilà comme elle était !.... A la suite de cette déception, elle n'osa plus tenter l'aventure du bonheur ; son premier essai lui avait trop mal réussi. Une grande tristesse la prit, mêlée de révolte et d'amertume. Elle sortait peu, moi-même je ne la voyais presque jamais. Son amitié pour moi semblait avoir souffert aussi de la triste expérience qu'elle avait faite des affections humaines. Dans tout ce qu'elle disait, dans le ton de ses phrases, dans l'espèce d'affectation qu'elle mettait à me parler d'un air distrait, sèchement, sans me regarder, se manifestait sa désillusion : elle ne croyait pas davantage désormais à l'amitié qu'à l'amour ; tous les sentiments lui paraissaient également faux et mensongers : elle s'étudiait seulement à ne plus être dupe. Pauvre fille, la plus passionnément affectueuse que j'aie rencontrée, quand à peine elle s'ouvrait à la tendresse, une brusquerie de l'existence l'avait repliée sur elle-même. Elle resta pour toujours incapable de confiance, d'épanchement et d'abandon : elle s'efforça d'enfermer en soi ses sentiments et ses émotions et de paraître indifférente. Elle n'y parvint jamais : au beau milieu de ses bouderies, tout à coup sa nature tendre et généreuse apparaissait, mais elle la cachait bien vite. Elle n'a jamais réussi à ne pas m'aimer, ni même seulement à me faire croire qu'elle ne m'aimait pas. Mais les étrangers la trouvaient sèche et revêche.

Il y a trente ans environ (nous vivions ensemble depuis quelque temps déjà), le colonel des hussards qui arrivaient en garnison ici se présenta chez nous et fit passer sa carte à Sophie. C'était son ancien fiancé. Le pauvre homme, marié depuis cette aventure, père d'un grand garçon qui venait d'entrer à Saint-Cyr, pensait sans doute que les années avaient adouci les regrets et enlevé leur amertume aux souvenirs ; il devait trouver une mélancolie douce à revoir, après si longtemps, celle que dans sa jeunesse il avait aimée loyalement, comme toute. Sa démarche, quant à moi, me paraissait tout à fait correcte et courtoise. Ah, bien ! ce ne fut pas l'opinion de Sophie : elle refusa de le recevoir, elle entra dans une de ses belles colères. J'ai tâché de la raisonner, mais.... va m'attendre sous les saules ! Elle ma répondu tout carrément que ce monsieur n'était qu'un monstre. J'ai voulu faire des restrictions. Jésus, Marie ! elle m'en a raconté de toutes les couleurs :

—Quand on a dit des paroles d'amour à plusieurs femmes, on les a toutes dupées !....

Moi qui suis immorale, je lui disais qu'à mon avis il pouvait bien avoir été sincère toute sa vie, et l'avoir aimée elle-même, ainsi que celle qui l'avait précédée, et celle qui l'avait suivie.... et d'autres encore, peut-être, successivement.

—Crois-tu donc qu'on aime deux fois ? m'a-t-elle dit.

—Ah ! parbleu oui, dix fois, vingt fois, pas de la même manière, voilà tout !

—Mais il n'y a pas deux manières d'aimer : si on n'aime pas complètement, on n'aime pas du tout, et toutes les singeries de l'amour ne sont pas plus de l'amour que rien du tout !

Je n'ai pas pu la faire sortir de là.

Voilà ce qu'à cinquante ans passés pensait encore la pauvre tante Sophie. Tu t'imagines bien qu'avec de telles idées elle n'était pas faite pour être heureuse ; aussi ne l'a-t-elle jamais été. Seulement, il ne faut pas qu'on se moque d'elle, car elle avait une âme très élevée et très noble, et justement tout son malheur lui est venu de n'avoir pas su s'adapter aux conditions mesquines de l'existence. Il est fâcheux, vois-tu, qu'on ait l'air ridicule parce qu'on essaye de réaliser dans la vie un rêve très pur et très beau. J'ai toujours eu du goût, quant à moi, pour les naïfs, et je sens bien que don Quichotte serait mon héros si j'étais meilleure que je ne le suis. L'expérience de la vie m'a donné de l'indulgence, un peu trop peut-être, et mon idéal est désormais bien imparfait !.... Mais elle, je te l'ai dit, c'était tout ou rien.... Pauvre fille, j'espère qu'elle est au Ciel,—parce que le Purgatoire, telle que je la connais, elle n'y serait jamais restée !"

Ma tante Jacqueline souriait de son joli sourire si mélancolique et si doux. Elle se tut, et, pendant quelques instants, elle sembla rêver : son front s'inclina, et, machinalement, elle se remit à tricoter.

—Mais ce n'est que la première de mes trois histoires. Peut-être que je t'ennuie ? Tu es gentil de ne pas me le montrer. J'ai du plaisir à te raconter tout cela, pour que ce passé, qui fut toute notre vie, ne soit pas tout à fait perdu. Je n'ai plus beaucoup de mois à vivre, apparemment ; mais, toi, tu te souviendras encore un peu de ces trois pauvres vieilles filles .... Tiens, verse l'eau dans la théière, mets du sucre dans nos tasses et approche la petite table....

Le Sommeil des Souverains.

Sait-on comment dorment les souverains, qui devraient si mal dormir, si l'on en croit Sénèque :

Aurea rumpunt tecta quielum ;
Pectora pauper secura gerit....

L'empereur Guillaume II dort sur une couchette réglementaire de sous-officier. Seuls les draps de toile fine ne sont pas à l'ordonnance. Il se couche à onze heures du soir et, avec une ponctualité absolue, se lève à cinq heures du matin. Sommeil agité.

La reine Victoria s'endormait fort tard, bien, qu'elle se couchât relativement tôt : dix heures du soir. Une dame d'honneur lui faisait la lecture jusqu'à ce que le sommeil survînt. Sommeil calme, mais court, trois heures. Son illustre fils, Edouard VII, en dort six, d'un sommeil agité et fréquemment interrompu.

La jeune reine de Hollande, Wilhelmine, se couche vers onze heures et se lève de bonne heure. Au saut du lit, à l'exemple de son père, elle va faire un tour au parc et visiter les écuries. Sa couche est monumentale : haute, large et profonde.

Le roi Léopold II se couche fort tard. Passe la moitié de la nuit à travailler et lire. Lit bourgeois sans autre luxe que des couettes de plumes de cygne. Très frileux.

Notre ami le Tsar dort à peine et, pourtant, adore le lit. Se lève tard à moins d'affaires urgentes. A horreur des ténèbres. Sa chambre à coucher est toujours éclairée. Use parfois de chloral pour dompter l'insomnie.

Le roi Humbert ne peut dormir que sur un lit très dur. Pas d'oreillers. Des draps de grosse toile rugueuse. Dort comme un loir.

Le sultan Abdul-Hamid—qui l'eût cru ?—dort sans cauchemar, d'un sommeil d'enfant. Il dormira moins bien maintenant qu'il sera pourvu d'un Parlement.

NOUVEL HOTEL ST-CHARLES.

Le Restaurant du Nouvel Hôtel St-Charles

A l'étage des Bureaux — Entrée rue Gravier.
Cuisine et Service de Premier Ordre.
Le patronage de ceux qui donnent des Parties de Théâtre, des Dîners et Soupers y est sollicité.
Jardin de Palmiers et Promenade en Plein Air sur la Terrasse du St Charles. Un charmant Lieu de Repos et le Plus Attrayant en ville pour Mariages et Réceptions.

BAINS DU ST CHARLES

Electriques, Turcs, Russes, Romains, Ordinaires, Lumière Electrique et Bains et Massage Electriques. L'Electricité est scientifiquement employée avec tous les accessoires modernes. Elle soulage des Rhumatismes, Guérit les Rhumes et elle est le Meilleur Tonique connu pour les Nerfs.

A. R. BLAKELY & CO., Ltd., Propriétaires.

SALLE DE BILLARDS DE MILLER

Parties entre Experts Tous les Soirs.
Tables nombreuses et les plus modernes aux Etats-Unis. Un établissement parfaitement tenu et des mieux fréquentés à la Nlle-Orléans.
116 Rue Royale ; 117 Passage de la Bourse, près Canal.
J. MILLER, Propriétaire.